



H. CONAN

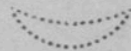


Résumé historique
de la
Paroisse de Plounez



Yvon CONNAN

Résumé Historique de la Paroisse de Plounez ⁽¹⁾



La paroisse de Plounez qui s'appelait autrefois Plouénez et même Plouénez, au XIII^e, XIV^e et XV^e siècle, est une des plus anciennes de la région. L'étymologie ou l'origine de ce nom confirmerait une ancienne tradition relatant que le territoire de cette paroisse aurait été, aux époques reculées, une sorte de presqu'île formée par les marécages, très prolongés de l'actuelle baie de Paimpol; nom lui-même modifié du terme celto-breton Pen-Poul, devenu Pen-poul et mué ou francisé en Paimpol; (ces vieux termes qui se retrouvent fréquemment dans d'autres localités, notamment du Finistère, voulaient dire tête de la mare ou de l'étang).

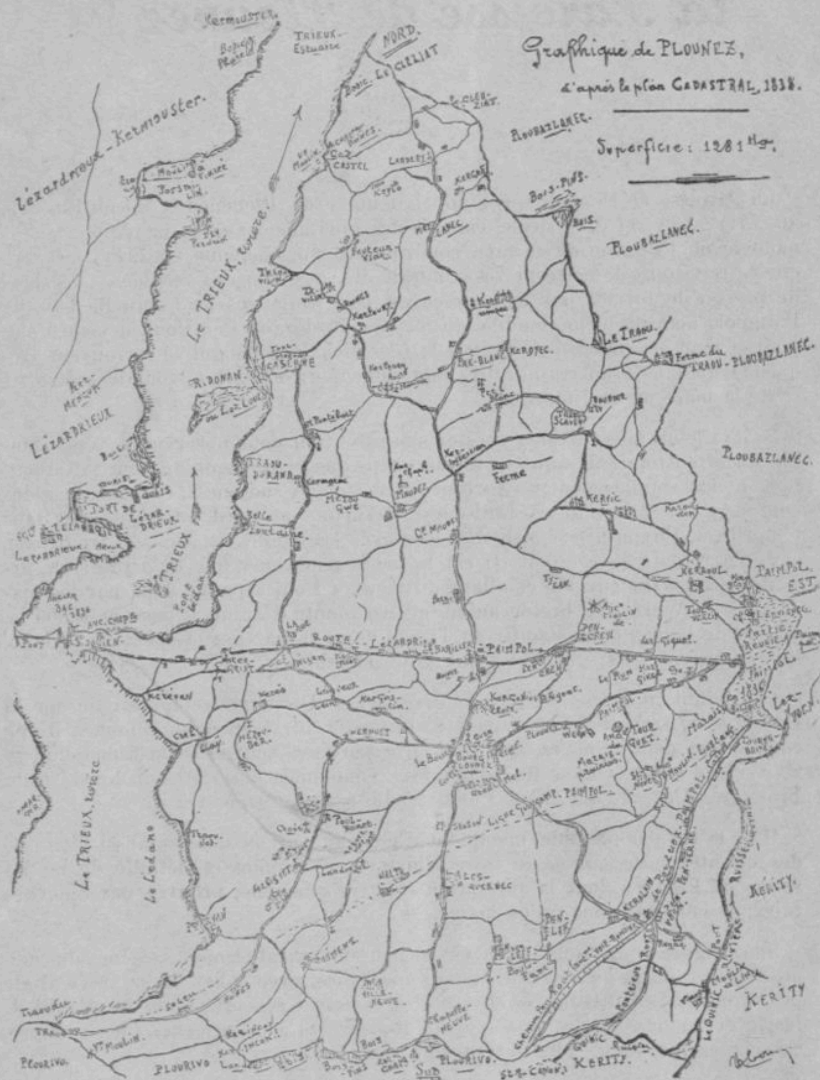
Si d'ailleurs on veut bien arrêter son attention pour observer la remarquable situation topographique en même temps que pittoresque du bourg de Plounez, de son emplacement vu surtout du sud et du sud-ouest, en contrebas des collines qui l'entourent au nord-ouest et surtout au nord, en dépression dans le nord-est, l'hypothèse émise, d'accord avec les vieilles relations et traditions, serait à retenir avec crédit. Il est même à remarquer que la dépression, accentuée, formant cuvette et allant du vieux « Poul » paimpolais, par les marécages du Wern, (en breton aulne ou lieu planté d'aulnes), passant à 800 m. au sud du bourg, pour aboutir au Trieux, dans la partie sud-ouest du Lédano, les rendraient aussi plausibles que vraisemblables.

Cependant, d'autre part, Ogée dans son « Dictionnaire historique sur la Bretagne », travail très documenté, fait provenir le nom de Plounez d'une contraction de Plounévez, qui veut dire paroisse neuve. Cette toponymie se retrouve d'ailleurs dans de nombreuses communes des Côtes-du-Nord et du Finistère. J'estime que, pour Plounez, elle n'est nullement à retenir.

Il ne m'est pas possible, manquant d'éléments circonstanciés, aussi bien que des qualités nécessaires, de faire l'historique complet et détaillé de la paroisse de Plounez dont la formation est très ancienne, prouvée par bien des faits; je ne ferai donc qu'esquisser.

Son origine se rattache et sa vie se poursuit parallèlement, se confond même souvent jusqu'au seuil des temps modernes, avec celles de sa trève-filiale de Paimpol. Les travaux érudits et les savantes recherches de M. l'abbé J. Kerlévéo, ancien vicaire de l'endroit, fournissent à ce sujet les plus précieux renseignements et les plus intéressantes compulsions.

(1) Cette paroisse faisait autrefois partie de l'ancien comté du Goëlo.



Plounez et sa trêve avaient, en ces temps et jusqu'après la tourmente révolutionnaire, un clergé commun. Le vicaire de Plounez était spécialement chargé du culte et de la tenue des Registres de la chapelle de secours et tréviale de Paimpol.

Ce vicaire dût être supprimé à la scission (1^{er} frimaire, an 12). La tutelle ayant cessé, la trêve devint majeure, même cure, en 1802, eut son clergé attitré. Plounez ne dût garder qu'un desservant; on trouve en effet, dans les vieux écrits de la paroisse, une délibération du conseil de fabrique, à la date du 10 Mars 1823, concluant à la demande d'un vicaire pour la paroisse qui comptait alors plus de 2.150 habitants, contre 1.752 maintenant, sur une superficie très étendue (plus de 1.281 ha.)

Le desservant à cette époque était M. l'abbé Jean Derrien, le si populaire « Dom Yann », non encore oublié. Les vieux Plouneziens ont longtemps gardé et gardent encore la mémoire fidèlement vénérée du vieux pasteur, réfractaire à la constitution civile du Clergé, revenu d'exil vers 1806, l'Hydre s'étant apaisée.

Cependant, malgré cette demande sérieusement motivée, on ne trouve mention d'un vicaire à Plounez qu'une dizaine d'années plus tard, vers 1834; « Dom Yann » étant toujours recteur et âgé de 70 ans.

De cette époque à nos jours, Plounez a eu 8 recteurs et 22 vicaires. Aujourd'hui, cette fonction est supprimée en raison de la pénurie de prêtres et de la diminution du nombre d'habitants (1.752 habitants).

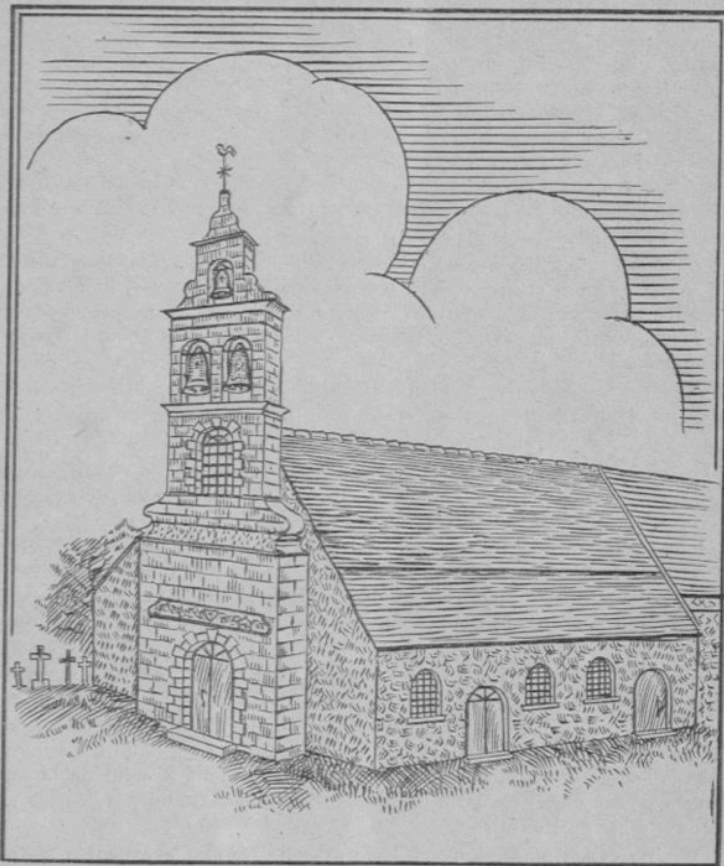
L'église actuelle de Plounez, qui a si belle allure avec son élégant clocher, ses contreforts d'église majeure et ses harmonieuses proportions, extérieures comme intérieures, celles-ci faisant dire, non sans raison, autrefois à un ancien desservant « qu'elle s'ornait d'elle-même »; cette église donc, de date récente, fut la première des églises nouvelles de la région. Elle fut construite de 1892 à 1895 sur l'emplacement même de la vieille église, dont elle prit les matériaux les plus utiles.

Pendant l'intervalle de la substitution, le culte s'exerçait dans une église en bois, érigée à cette fin et contigüe à la façade sud-ouest de la mairie; non encore agrandie, dont elle occupait le jardin attenant à celui de la maison d'école des garçons. Les murs de clôture lui servaient de parois; les autels adossés à celui de l'ouest.

La vieille église massive, sans style ni solidité, mal charpentée, à toiture sans interruption entre celle de la nef et celle des bas-côtés, trop petite aussi (la place réservée aux fidèles étant à peine de 340 m²) était surmontée d'un campanile ou clocher à jour (1), sans cachet ni solidité non plus. On ne pouvait mettre en branle, à toute volée, la plus forte des trois cloches qui s'y logeaient, sans donner de sérieuses craintes pour l'ensemble qui menaçait de tomber. On bridait donc cette cloche en permanence et elle ne donnait par tintement qu'un son monotone. Cette église ne datait que de 1818, non qu'elle dût être à cette époque, entièrement reconstruite, paraît-il, mais elle subit de telles réformes avec agrandissements que l'édifice s'en trouvait à peu près entièrement renouvelé plutôt que restauré.

(1) Clocher-mur, comme il y en avait beaucoup à l'époque et dont il se voit encore plusieurs aujourd'hui.

Ancienne Eglise de Plounez, 1818-1891



Plounez - Eglise provisoire en bois, 1892-1895

Construite, pour la durée des travaux dans la cour et le jardin de la mairie, non encore agrandie, et dont les murs lui servaient de parois. De la salle de la mairie, en ouvrant les fenêtres, on pouvait assister à la messe; ce que faisaient le maire et ses conseillers.

Note : « Les travaux de substitution de la nouvelle à l'ancienne église, érigée au même endroit dans le cimetière, avaient duré près de 5 ans, de 1891 à 1895 ».

Monsieur Y.-M. Maignou était maire à ce moment; le recteur, initiateur de tous ces travaux, était le vénéré Monsieur Louis Meudal, qui avait remplacé M. l'abbé Pommeret, en 1879.

La pierre documentaire (renfermant les papiers) de la nouvelle église fût bénie en 1892, le jour de la fête de N.-D. de Bon-Secours, patronne de la paroisse.

Pendant la durée des services du Culte dans l'église provisoire, représentée ci-contre, les deux plus fortes des trois anciennes cloches avaient été installées entre deux gros ormes décapités, du cimetière, et renforcés par des charpentes appropriées. Une petite cabane en bois abritait les sonneurs

Elle possédait jusque vers 1844-45 un superbe maître-autel, d'une admirable facture, véritable chef-d'œuvre qui ne fut, malheureusement, ni reconnu ni apprécié par le recteur de l'époque, M. l'abbé Le Goater, qui eut la bien regrettable inspiration de le faire remplacer par un massif de maçonnerie plaqué de marbre blanc, sans aucun cachet; lui aussi heureusement remplacé aujourd'hui par un nouvel autel en bois sculpté, cadrant mieux avec les dimensions et les boiseries de l'église. (Dû, en revanche à un presque homonyme décedé en 1946 : M. l'abbé A. Le Goater).

La merveille d'arts si regrettablement sacrifiée vers 1845, mise pour ainsi dire au rancart, fut remarquée par un ecclésiastique mieux avisé que son confrère, peu connaisseur, qui l'acheta pour le transférer dans l'église de La Roche-Derrien. On l'y voit toujours, faisant l'admiration de tous en même temps que le dépit de ceux des Plouneziens qui sont au courant de ce qui précède, regrettant l'aventure. Ce superbe travail a d'ailleurs été classé depuis par les Beaux-Arts. Que ne l'eusse-t-il été avant d'avoir été rebuté à Plounez !... (1)

Nous n'avons pas, fort heureusement, les mêmes regrets à exprimer au sujet d'un ancien tableau également de belle facture, très estimé, représentant l'adoration des Mages et peint par Jean Boucher (de Bourges), en 1617. Ce beau tableau, de fortes dimensions, se trouvait autrefois dans l'ancienne église, dominant le chœur, adossé au fond de l'abside. On le voit aujourd'hui dans l'angle de face du transept-nord, au-dessus du confessionnal.

Sur l'église antérieure à celle de 1818, je ne sais que d'assez vagues données. Elle devait être de faibles dimensions et de date reculée. Quelques relations ou rares témoignages, peu précis bien qu'assez dignes de foi, rapportent pourtant que l'église restaurée en 1818, trop exigüe, édifiée dans un enclos boisé et un embryon de bourg, n'était qu'une chapelle appartenant à la famille de La Noüe, de Keraoul, en Plounez, proche de Paimpol.

Cette ancienne famille, dont la chronologie historique est fréquemment liée à celle de la paroisse, avait le droit de présentation pour la nomination à l'office de Desservant, paraîtrait-il. Elle fit, en tout cas, et fréquemment, alors et depuis, de précieux dons à l'église et au service du culte.

A une époque bien plus reculée et dont les traces se perdent malgré, je crois, leur vraisemblance, l'église paroissiale, le cimetière et le bourg se trouvaient, dit-on, au bord de la grande route Paimpol-Tréguier, non loin de Pen-Creh, entre cet endroit et Croaz-ar-bariller. On voit encore aujourd'hui, près de cet endroit, une vieille maison dont le manteau de cheminée est sculpté et décoré d'un calice et d'accessoires du culte, qui aurait été le presbytère à cette époque; ce que d'ailleurs ont toujours prétendu les propriétaires. Un champ très voisin a longtemps été désigné sous le nom de « Parc-ar-Verred », champ du cimetière.

(1) Je crois que maintenant, pour empêcher de tels retours, on enseigne dans les séminaires quelques notions artistiques !

En des temps plus rapprochés, comme je l'ai déjà annoté, l'histoire de la paroisse se trouve le plus souvent liée à celle de sa trêve, Paimpol, agrandie depuis de Lanvignec, indépendante sous tous rapports à cette époque et jusque vers 1816. La trêve, en se libérant de sa tutelle, a absorbé cette pittoresque petite paroisse et pris une allure majeure.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ces captivantes questions, si magistralement traitées par M. Kerlévéo. Je ne puis cependant me passer de faire ressortir une remarque, assez curieuse, sur le fait suivant, souvent remarqué, comme il a été pour Plounez-Paimpol. (Pour Pontrieux également ancienne trêve de Ploëzal et tant d'autres) : Il est assez singulier, sinon surprenant de constater le fait bien véridique qu'au début de la formation des paroisses, il y a 10, 12 siècles et même plus, les centres ruraux du culte déjà créés, débordaient et absorbaient le plus souvent les localités urbaines, même pourvues de fortes agglomérations et qui, en beaucoup d'endroits, comme en celui qui nous occupe, n'existaient que comme trêves ou succursales.

Avant d'aborder un autre sujet, faut-il, une fois de plus, signaler que ce furent les organisations paroissiales, bien établies, très ordonnées et antérieures surtout aux communales, inexistantes à ces époques qui, très méthodiquement, eurent soin de tout centraliser et entretenir : état-civil, établissements scolaires et charitables, c'est-à-dire tous les éléments de la vie d'une localité, le tout souvent gratuitement et même à leurs charges et risques !... L'ancienne charité civile devrait au moins aujourd'hui en tenir compte et leur en savoir gré. Une plus honnête convenance, en tout cas, siérait bien mieux qu'une hostilité mesquine et sans vergogne. Procédés de très mauvais aloi !

CHAPELLES

On voyait autrefois sur le territoire de Plounez plusieurs chapelles dont quelques unes devaient dépendre et faire partie des nombreux lieux-nobles et manoirs qui s'y trouvaient. On y comptait 6 ou 7 dont aucune n'était triviale, sinon peut-être, mais très anciennement, la seule qui survit, celle de Notre-Dame de Kergrist, qui avait jadis été consacrée. Elle est dédiée à Notre-Dame. Edifiée sur une éminence très pittoresque dominant le Trieux, à 600 mètres du Pont de Lézardrieux. Très connue et vénérée des marins; son clocher assez élevé, servait naguère d'amer ou d'indication à ceux dont les bateaux fréquentaient la rivière. (Notes de M. l'abbé Guillerme, né à Kergrist, mort curé de Bégard, en 1873).

Cette chapelle a dû être restaurée et agrandie dans le cours des siècles, comme l'indique d'ailleurs un simple coup d'œil sur l'appareil extérieur des murs. Son origine remonterait au début du VIII^e siècle; édifiée à cette époque, d'après les notes précitées, par une congrégation religieuse. De ceci témoigneraient encore quelques appellations voisines toujours en cours ou non oubliées. Elle renferme trois autels dont le principal possède un assez beau

rétable, il est surmonté d'un tableau original, bien qu'assez rustiquement peint, il y a quelques années par un vieux peintre Paimpolais, dont la femme était originaire de Kergrist. Il évoque une scène du Saint ménage de Nazareth, visité par les Anges.

Au-dessus d'un autre autel se trouve la vierge couchée, (parturiens), reproduction assez fidèle de Notre-Dame du Yaudet, en Lanrivain et de celle du même nom et si connue des pèlerins, qui se trouve sur la rive gauche de l'entrée de la rivière de Lannion, dans la paroisse de Ploulec'h.

Mise en vente par le District de Pontrieux, comme bien national, elle fut achetée pour être rendue à la paroisse, et autorisée par le gouvernement en 1807. Sa fête patronale, toujours très suivie, a lieu le premier dimanche de Mai. Une deuxième fête est célébrée le dimanche qui suit le 15 Août.

Des autres chapelles de Plounez il ne reste plus que le souvenir et la tradition avec une assez vague précision de leur emplacement, plutôt accrédité par celui des fontaines qui s'y rattachaient et qui existent toujours, en ultime et fidèle témoignage.

A LANDOUEZEC se trouvait, à mi-distance entre ce village et l'ancien manoir de Kerbiguet, la chapelle de Saint Touéze ou Touec, (nom celtique de Saint Dogmaël : Zant-Tol), dont quelques vestiges se verraient encore dans un fourré de ronces en bordure de la vieille route du bourg à Lancerff, déplacée par la ligne ferrée en 1893. Quelques saints de cette chapelle, dont le titulaire et une antique statue de Notre-Dame (de Bon Voyage, dit-on ?) se trouvent toujours dans une des deux fermes qui se sont substituées au vieux manoir historique (sur le plan local) de Kerbiguet. Ces intéressantes sculptures sont ainsi devenues les « Lares » protecteurs — révérence parler — de la famille occupante, qui les garde avec une grande vénération.

A MAUZEZ ou plutôt Kermaudez, on voyait aussi dans le temps, la chapelle du saint patronymique, tout auprès de la ferme qui porte le même nom, dans un champ faisant le rond-point, en face de l'autre côté du chemin. La fontaine du saint sert maintenant de puits à cette ferme.

Un remarquable reliquaire, en partie argent et or, classé par les Beaux-Arts, après avoir obtenu une médaille à l'exposition de 1867, appartenait autrefois à la chapelle de Kermaudez. Monsieur le chanoine du Dresnay, recteur de Plounez en 1500, en fit don à la paroisse, qui le possède toujours.

A KERLAIN, près du très antique manoir de ce nom, devenu ferme depuis longtemps et bâti, assure-t-on, sur l'emplacement d'un pavillon de chasse du Duc Alain Barbetorte (qui libéra nos ancêtres des barbares nordiques, en 937), se trouvait, au début du siècle dernier, la chapelle de SAINT NICOLAS dont rendrait toujours témoignage un tableau de l'église paroissiale qui représente le saint, en Evêque, bénissant après les avoir ressuscités, les trois enfants immolés par un indigne charcutier. La fontaine se remarquait, il y a encore quelque temps, dans un talus en face d'un petit chemin de servitude, toujours appelé « garden San-Nicolas ». Quelques pierres taillées, d'un travail spécial, en faisant foi, provenant de cette chapelle, se voient encadrant les ouvertures de la ferme de Kéralain.

A KERLOURY, ou Kerhéloury, dans les dépendances du vieux manoir de ce nom, encore bien conservé, mais dénudé par un déboisement aclairné, bien regrettable, il y avait avant la révolution et son vandalisme, qui ne respectait rien, une très élégante chapelle artistique, qui dût être édifiée vers 1435 par Monseigneur Raoul-Roland de Kerloury, né dans ce lieu et décédé évêque de Tréguier en 1441. Cette chapelle, détruite à la révolution, dont on trouverait encore parfois quelques restes de substructions, était placée non loin de l'entrée principale, du même côté de la route, un peu à l'est, presque en face d'un bois abattu il y a 40 ans. On l'appelait « Chapel an Escop ». La cloche de son petit campanile aurait été précipitée, par la rage des démagogues de l'époque, au fond d'un puits, aujourd'hui comblé, qui se trouvait au nord de l'habitation et de la route qui y passe. Le son de cette cloche était d'un timbre remarquable.

C'est de cette chapelle que provenait une remarquable pierre de très fin granit et très artistiquement sculptée, insérée autrefois au-dessus de la porte principale, sous le clocher de l'ancienne église. Elle se remarque aujourd'hui au-dessous de la Vierge du porche de l'actuelle église, son dessin si fin témoigne toujours de la dignité épiscopale du premier propriétaire.

A CREH-TYAI, proche du Lédano, une vieille relation rapporte qu'une chapelle ou simple oratoire, dédié à Saint Yves, aurait jadis existé. Cependant on ne trouve aucune donnée précise là-dessus. Mais une fontaine que surmonte toujours une statuette du saint existe à gauche et en contre-bas d'un petit chemin de servitude. Aucun document sérieux n'en témoigne.

Tout près du pont de Lézardrieux, en contre-bas du remblai qui y accède, en aval et sur la rive droite du Trieux, endroit qu'on appelait naguère SAINT JULIEN, se voient encore de nos jours les ruines de la chapelle de ce saint. Un petit clocheton surmontant des pans de murs les désignaient encore il y a peu d'années et même aujourd'hui.

Cette petite chapelle avait été aux temps troubles de la révolution, vendue comme bien national, comme celle de Kergrist, par le fameux District de Pontrieux et le saint titulaire avait dû fuir son oratoire et demander, quelques temps après, abri à Notre-Dame de Kergrist, qui comme on l'a vu d'ailleurs, avait subi le même sort. Il est à remarquer que cette chapelle se trouvait au haut de la cale ou plan incliné qui servait, avant la construction du Pont-suspendu en 1838, de plage d'atterrissage et de débarcadère aux passagers du bac qui assurait à cet endroit la traversée de la rivière d'une rive à l'autre. Sur la rive opposée, une autre chapelle, dédiée à Saint Christophe, en assez bon état, dissimulée sous les escarpements de la voie ferrée, lui fait toujours pendant.

Il en faut retenir, et ceci pour corroborer plus loin nos conclusions que en ces heureux temps tout contribuait à l'édification et au rappel des saines et saintes traditions. Presque partout, en effet, où se trouvait un passage semblable, assuré de la même façon et présentant du danger, les chapelles de ces deux saints, Julien et Christophe, étaient érigées, une sur une rive, l'autre sur l'opposée. Ces deux saints poussés par leur grande charité et leur dévouement, se mettaient, au péril de leur vie, sur cette terre, au service des voyageurs qui avaient à traverser un gué ou une rivière présentant du danger ou une précaire sécurité.

Enfin LANDEBY ou Landébis, village important de Plounez, reculé à l'extrémité nord-ouest de la paroisse, confinant à celle de Ploubazlanec, possédait aussi, il y a bien des années, sa chapelle patronymique de Saint ou Sainte By (1), car les deux ont leurs partisans. La fontaine existe toujours. Quelques habitués affirment que des restes de ses murs se trouvent maintenant incorporés dans ceux d'une petite maison qui est en face de la fontaine.

Une stèle, toute proche, en bordure de la route, commémore toujours le souvenir et l'existence de l'antique chapelle, gardant sa mémoire; mais la statuette nichée au haut de cette stèle est celle de Saint Yves. Je n'ai trouvé d'ailleurs, chez aucun hagiographe, nulle trace de ce saint ou cette sainte, venus sans doute, comme tant d'autres, en vinrent d'Hibernie dans nos régions.

A ces vieilles chapelles, presque toutes disparues, après avoir si longtemps témoigné, et devant tant de générations, de la foi robuste et des sentiments religieux des vieilles familles, aux qualités solides et honnêtes, il faudrait ajouter aussi, dans le même ordre d'idées, le grand nombre de calvaires qui se dressaient au bord des routes et dans les carrefours. Beaucoup s'y voient toujours. On en compterait au moins deux douzaines, tant anciens que modernes. Plusieurs sont en granit et très vieux, de sculpture rustique mais non sans art. Trois de ceux-ci ont le fût bosselé (à nœuds ou adents), dont un à Pen-Run, à l'entrée de Paimpol. Ils rappellent qu'ils furent érigés en temps de grande calamité, peste ou choléra, en vœu de reconnaissance, mais évoquant les suppliques ardentes et publiques adressées au Ciel pour la cessation du fléau. On les désignait autrefois en breton sous le nom de « croajou-ar-vossen ». L'idiome rude et précis de nos pères, cette honnête langue se modelait sur leur foi qu'elle garantissait. Ce qui explique d'ailleurs la simultanéité des attaques que subirent ensemble et le font toujours, ouvertement ou sournoisement, l'une et l'autre, la foi et la langue bretonne, gardiennes de notre race, belle et virile; indépendante aux siècles passés.

Notices sur les manoirs et lieux-nobles et sur les anciennes familles

La paroisse comprenait autrefois de nombreux châteaux, manoirs et lieux-nobles, dont les principaux ont disparu, même comme ruines ! Deux cependant, Keraoul et Kergouion, sont toujours habités par des membres des familles ancestrales. Les autres sont transformés en fermes. Parmi les vieux châteaux historiques disparus, citons surtout la très ancienne forteresse de Coz-Castel (vieux château), dont les vestiges se remarquaient encore d'après le chevalier de Fréminville, vers 1837, sur une hauteur dominant le Trieux au-dessus du moulin à marée désaffecté. Dans un inextricable fourré de ronces et d'épines, cherchant bien, on trouverait encore de nos jours quelques débris de murs ou divers matériaux, derniers témoins de la vieille demeure, autrefois si connue. Il est rapporté qu'aux malheureux temps révolutionnaires, dont la

(1) Ne serait-ce pas plutôt Saint-Bily ? Il y eut un Saint de ce nom évêque de Vannes en l'an 802.

rage ne respectait rien, deux vieilles personnes de la famille du Vieux-Castel s'y cachaient, ravitaillées en cachette par quelques charitables et discrets voisins, qui en gardaient le secret. Il est regrettable que de plus amples renseignements sur tout cela, n'aient pas été conservés.

Disparues aussi toutes traces du château du Guern ou Wern, qui n'était

plutôt qu'une forte tour de guet, isolée, dont quelques substructions furent aussi aperçues par Fréminville, lors de son passage dans nos régions. De vagues traces en subsistent cependant, dans une prairie surélevée, arrondie, émergeant des autres, malgré les ravages de l'occupation. Elles se trouvent à 400 mètres dans l'est du bourg dans les prairies du Wern (ce mot en idiome «olte-breton signifie aulne; arbres poussant nombreux dans ces lieux humides).

▲ ces antiques souvenirs d'une époque reculée, disparue, qu'un emplacement difficile à repérer peut encore évoquer, il faut joindre beaucoup d'autres vieilles demeures, autrefois renommées, aujourd'hui presque toutes transformées en centres-agricoles, fermes de belle allure d'ailleurs, occupées par leurs propriétaires.

Une des plus importantes est le manoir de PEN-LAN, à 500 mètres dans le sud-est du bourg qui garde toujours son bel aspect extérieur; mais les bois et superbes allées qui l'embellissaient ont fait place à la culture. C'est aujourd'hui, une des plus belles fermes de la région. Cette antique demeure a dû appartenir jadis à l'importante famille de Lanoë (Lano) qui l'habitait. Fréminville (1) dans ses antiquités des Côtes-du-Nord, déjà cités, en donne une intéressante notice généalogique et rapporte aussi qu'au temps de son passage à Paimpol on voyait dans le jardin de Pennelan (sic), le tombeau de Gilles de Lanoë, « sarcophage de pierre avec la statue couchée de ce guerrier ». Ce tombeau était originellement placé dans l'église de Plounez. Il avait été mutilé et, pour le sauver d'une destruction, on le transporta dans le jardin en question. Plus tard Pennelan et ses dépendances ayant changé de mains on le transféra au château de Kéranroux, près Morlaix, résidence de M. de la Fruglaye. Le manoir fut encore habité, il y a un demi-siècle, par les deux frères Lamandour, receveurs de M. de Nantois, le propriétaire, et qui y moururent. Il est devenu de nos jours la propriété d'une importante famille de Plounez. Un de ses membres l'habite et exploite les terres.

Comme celui de Penlan, le vieux manoir de KERLOURY, ou Kerhéloury, également transformé en ferme; garde aussi, malgré le même déboisement, une belle perspective. Il fut le berceau de quelques célébrités régionales. L'exploitation agricole a fait disparaître ici aussi une magnifique allée à double rangées de hêtres et châtaigniers, conduisant de l'entrée principale jusqu'aux belles portes cintrées de la cour, vaste et pavée, devant la façade principale de la vieille demeure qui a gardé tant de cachet. Un joli bois a aussi disparu, remplacé par la culture.

(1) Le chevalier de Fréminville s'était marié à une demoiselle de Lanoë, née au château des Salles, en Ploubazlanec, près Paimpol.

La chapelle mentionnée plus haut, « chapel-ar-n'Escop », ruinée à la révolution, pour sauvegarder on ne sait quelles libertés, se trouvait donc proche de l'entrée et à droite de l'allée. Des pommiers ont aujourd'hui tout remplacé ! L'origine de Kerloury ou Kerhéloury est très ancienne. Il en est fait mention par Ogée (Dictionnaire géographique de Bretagne), dès le début du XV^e siècle, comme étant la résidence des Raoul-Rolland de Kerloury, dont un membre devint, comme on l'a vu plus haut, évêque de Tréguier en 1436. Ce fut lui qui dû faire ériger la chapelle sus-mentionnée. Kerloury changea ensuite souvent de main. Les Du Roscoat l'auraient-ils habités vers le milieu du siècle dernier ? Un membre de cette famille, que j'ai connu avocat à Brest, le prétendait. Peu après cependant le propriétaire était M. de Keroignant, demeurant à Tréguier, qui faisait habiter le manoir par une famille qui le gardait et l'entretenait, sans en travailler les terres. Sa mort, vers 1892, amena la conversion définitive de la vieille demeure en ferme. Aujourd'hui ceux qui l'exploitent en sont aussi les propriétaires.— SIC TRANSIT !..

On pourrait laisser échapper la même exclamation au sujet de KERBIGUET, ancien lieu noble, converti en deux fermes contiguës. Ce vieux fief aux cheminées arrondies, était d'un seul tenant, vaste et important, ayant colombier à l'ouest (Couldry).

Il appartenait sous l'ancien régime et au début du dernier siècle à la famille de Kéranqué qui l'habitait. Mais quelques années plus tard, par l'héritage ou achat, Kerbignet passait à d'autres. Un acte de vente de 1839 en rend propriétaire M. de Farey de la Ville du Bois, d'Ille-et-Vilaine. En 1842, on le trouve affermé, par l'intermédiaire de M. de La Noue, demeurant à Keraoul, en Plounez, agissant pour le compte des précédents, à Jean-Marie Peurrian et à sa femme Jeanne Caro, de Blounez.

Une lacune entre ces époques et celle qui nous ramène vers 1856, ne me permet pas d'autres précisions. Vers cette dernière date Kerbignet appartenait aux Le Conniat, famille très connue, habitant la ferme attenante à Pen-Lan. La propriété devait alors être scindée en deux parties et séparées par un mur et des communs. Deux familles différentes s'y trouvaient; une issue des Le Conniat, l'autre des Le Bleiz, tous deux d'honorables souches locales, qui en firent des centres agricoles. La partie ouest, appartenant à la dernière, déjà mentionnée au sujet des vieux saints de la chapelle Saint Touec a été modifiée; l'autre partie, toujours contiguë a conservé son aspect primitif. Des travaux de terrassement, faits aux environs, il y a quelques années, ont amené la découverte de quelques ossements.

Avant d'arriver aux châteaux de Keraoul et de Kergonion, toujours en... activité; je veux dire non déclassés, mais encore habités par les descendants ou parents des vieilles familles des temps passés je ne dirai, faute de sérieuses références, que quelques mots, citer plutôt pour mémoire, d'anciennes demeures, vieux manoirs, depuis longtemps devenus fermes, mais qui autrefois, avant les temps convulsifs dont les tempêtes causèrent tant de naufrages, avaient connu l'éclat de la grandeur et de la prospérité, abritant des noms aujourd'hui presque oubliés !

KEREIS par exemple, dont la masse imposante retient encore l'attention, était, assure-t-on, anciennement un pavillon ou rendez-vous de chasse datant du temps de Louis XV ? (1). Il fut acheté au cours du dernier siècle par un riche Polonais, M. Ponensky, qui avait acquis Beauport, en Kéridy, et l'habitait. Une famille de fermiers-cultivateurs s'y succédait depuis bien des années.

Sur KERALAIN la même hypothèse peut être émise comme première origine; mais celle-ci remonterait bien plus haut et jusqu'à l'époque des premiers Dues, comme il a été relaté déjà. M. de Nantois, de Plerneuf, en était aussi propriétaire jusqu'à l'époque où un cultivateur du pays en devint acquéreur.

Le Kévézou et Pontébard, dont quelques pierres armoriées, extérieurement et intérieurement, quelques attributs de noblesse, plus ou moins mutilés, souvent badigeonnés, rappellent encore l'origine patricienne en dépit de leur servitude actuelle. Les opulentes demeures de KERVIC, fief des Le Comat, dont on reparlera, sont aussi à citer.

LESQUERNEC encore et KERAMEZEC, aux extrémités opposées de la paroisse et dont les originales cheminées rondes, la plupart disparues, et une vieille tradition, de même menacée, attestaient cependant un passé non ordinaire, ni sans prestige.

Nous arrivons à KERAOU et KERGONION qui, comme je le disais plus loin, ont conservé le caractère de classe de leur première origine.

KERAOU remonte à une très ancienne époque, bien que l'actuelle demeure soit d'assez récente construction, ayant remplacée une autre. La famille de Lanoë s'y retrouve depuis les temps reculés, comme dans les annales historiques de Plounez. Celles mêmes du pays furent autrefois illustrées par la haute valeur d'un membre de cette antique famille, François de Lanône, surnommé **Bras de fer**, (son bras gauche, amputé, avait été remplacé par un bras métallique articulé). Guerrier d'un rare mérite, vaillant et vertueux, bien que Calviniste, qui fut tué, pendant les guerres de La Ligue, au siège de Lamballe et pleuré par Henri IV dont il était l'ami. Les droits de prééminence de cette famille étaient reconnus autrefois à Plounez, dont le desservant était présenté par elle, avec ou sans alternative. L'ancienne église paroissiale, antérieure à celle de 1818, dépendait, paraît-il, de Keraoul et, partant des de Lanône qui ne cessèrent d'être les bienfaiteurs de la paroisse. Leurs dons étaient fréquents et divers : cloches, ornements d'église, vêtements liturgiques, etc...

Le lundi de Pâques de l'année 1876, un incendie consumait une maison à Kergrist. M. E. de La Noë vint à passer et se porta aussitôt au secours des sinistrés. Il fut victime de son héroïque dévouement. Voulant secourir une ou deux personnes qui avaient eu l'imprudence de rentrer dans la maison en feu, il y pénétra lui-même et n'en put ressortir, la toiture s'étant écroulée, l'en

(1) La date de 1731 se trouve inscrite sur le linteau de la porte d'entrée.

empêchant. Il périt, victime de son admirable conduite. Sa fille, Mademoiselle Louise de Lanoë, épousa le Comte de Saint-Pierre. Leur descendance habite toujours à Keraoul. Gilles de Lanoë, dont il a été question au sujet de Pen-Lan était, vraisemblablement et malgré une petite différence orthographique, de la même lignée, en ascendance évidemment.

KERGONIOU comme Keraoul reste aussi la résidence d'une famille titrée, apparentée à celle qui l'habitait naguère et en était propriétaire : Le château, qui doit dater d'une époque antérieure à la révolution, a de vastes et belles proportions. Sa façade principale avec son fronton armorié ne manque pas de cachet.

Malheureusement les événements récents, consécutifs à l'occupation et durant cette épreuve, la propriété a subi bien des déprédations et un déboisement par suite des explosions. Quelques parties de cette demeure, le fronton blasonné notamment, semblent de date plus récente que d'autres. Elle appartenait, avant la révolution, au Marquis de Boisgelin, habitant alors à Kersa, en Ploubazlanec. Vendus nationalement, tous ces biens changèrent de mains. Kergonion fut acheté de même, sans doute, en assignats, par quelqu'un de la région, puis revendu aux du Bourne de Chef du Bois, famille connue dans le pays et qui vint l'habiter. Une demoiselle de Chef du Bois s'étant mariée à M. L. de Montgermont d'Ile-et-Vilaine, vers 1865, ce furent eux qui y résidèrent ensuite, y apportant bien des modifications, restaurant et reboisant.

Un colombier se voyait encore vers cette époque, dans un des champs voisins qui a gardé le nom de « pare-ar-houldry » (1). Les occupants actuels sont de la parenté des de Montgermont.

Avant de clore ce chapitre, déjà trop long et diffus, il me faut cependant rappeler aussi le souvenir, revoir les vieilles familles honorables et si connues, que l'on retrouve à chaque tournant de la vie paroissiale de Plounez, comme sur son plan communal. Ces familles, dont les titres sont les œuvres, sont celles qui ont contribué à donner à la paroisse sa formation, sa personnalité propre, attachante, à laquelle il faut toujours se dévouer et dont on reste solidaire.

La famille LE CONIAT, une des plus vieilles de Kervic, résidence mi-bourgeoise, mi-rurale, qui fut une bienfaitrice locale sous tous points de vue : dons divers à la paroisse, multiples charités aussi. Le superbe calvaire du cimetière, érigé en 1879, reste une des preuves de sa générosité. Elle se retrouve encore dans sa descendance à Lanvigne-Paimpol; mais est éteinte à Plounez.

Une autre famille LE CONNIAT (avec 2 n), différente de la précédente, de Pen-Vern et Pen-Lan, dont un des membres, connu autrefois sous le nom de **Job-vraz**, est resté populaire. Elle garde aussi son nom, attaché à celui de la paroisse. Deux prêtres, Gilles et Y.-M. en étaient issus. Chacune de ces deux familles était représentée dans le temps, à la gestion des biens de la fabrique, comme président et trésorier. La dernière se ramifie toujours à Plounez, mais s'y raréfie aussi de plus en plus.

(1) Une chapelle domestique de petites dimensions se trouvait aussi dans le parc, près du château.

Les MAIGNOU, qui ont donné plusieurs maires à la commune, dont un pendant la révolution, devaient être originaires des environs de Bordeaux. On retrouve aussi ce nom, si estimé, sur tous les chemins de la bienfaisance dans la paroisse, où l'on regrette beaucoup sa totale disparition !

Les RENAN, tous de souche commune, serait d'origine Irlandaise. Vers l'an 1500, un chef de famille de ce nom quitta la « Terre des Saints », la verte et vaillante Erin, et aborda à Toul-ar-Huilet, près Lancerf. Il avait cinq fils. C'est l'origine de tous Les Renan de la région. Trois branches existent encore dont l'une a donné Ernest, si diversement connu. Un Renan fut corsaire pendant la révolution, un autre fit, sous Napoléon, la fameuse Campagne de Russie. De celui-ci, Yann Renan, descendait l'ancien maire de Plounez, Yves-Marie, ainsi que d'autres membres, habitant toujours divers quartiers de la paroisse; vieille race énergique, de foi très forte et éprouvée.

Les JACOB sont venus aussi, assurent-ils, de la vieille Hibernie (Irlande), d'où émigrèrent tant de clans sur notre littoral. La famille Jacob a formé deux branches qui auraient une souche commune; Clomeur et Porjou, se multipliant dans les diverses localités du pays. L'arbre généalogique a, de nos jours, bien des ramifications. Plusieurs prêtres en sont aussi sortis. Je ne puis insister trop longuement sur tous les souvenirs évoqués par ce nom toujours connu et estimé à Plounez et aux environs. M. l'abbé Kerlévéo en parle dans son dernier ouvrage et celui, plus récent, du chanoine Hervé Pommeret, encore plus spécialement et longuement.

Il est grand temps, d'autre part, de conclure en tirant de cette longue dissertation la morale qui s'impose et qui en reste le principal mobile, comme elle devrait aussi rester l'inspiratrice de tous dans nos jours troublés. Cependant je ne puis me garder d'évoquer encore le souvenir vénéré, parmi tant d'autres, d'un prêtre de Plounez, BERNARD de Kéribot, né au lieu du même nom, près de Traou-Seaven, mort pendant la révolution, sur le navire « Les Deux Associés », ainsi que beaucoup de ses confrères, victimes comme lui, des libertés de ces temps, plus démagogiques qu'héroïques, où les bas-instincts, débridés, sous toutes les formes, pouvaient se donner libre-cours !...



Commentaires & Conclusions



Je n'ai comme excuse de m'être trop attardé sur les sujets qui précèdent, que de chercher d'en tirer les conséquences, faisant ressortir combien les temps passés, sans doute aussi heureux que les nôtres, bien que moins prônés, gardaient, par tous ces éléments qui manquent trop à ceux-ci, une foi solide et les pratiques religieuses, respectant les coutumes, surtout dans notre paroisse cotée alors comme une des meilleures de la région.

Si cependant, j'ai tenu à faire une sorte de revue hagiographique sur Plounez, en évoquant le souvenir des saints et saintes, dont le culte, grâce à leurs chapelles, s'observait autrefois dans la paroisse et s'y maintenait à cause de cela, c'est surtout afin de faire mieux ressortir, dans les quelques commentaires qui suivent, l'étroite relation qui existait entre la dévotion particulière, le respect, inspirés par ces lieux et le caractère profondément religieux des vieilles générations. Ces garanties, hélas, il faut en convenir, manquent aux nouvelles, qui les ont négligées ou méconnues.

Le Recteur, respecté de tous, était le véritable chef de la grande famille paroissiale; le conseiller de chaque foyer, où sa venue était une joie.

Dans beaucoup de ceux-ci, restés très chrétiens, et que la vie n'effrayait pas, les prières se disaient en commun; la vie des saints s'y lisait à l'exclusion de tant de lectures, tombant sous tous les yeux et faisant tant de ravages sous tant de rapports !

On était peut-être moins esclave qu'aujourd'hui du travail. Celui du Dimanche n'était point connu. L'homme n'était pas encore mécanisé. La richesse moins factice que de nos jours, mais peut-être plus spéciale, créait moins de jalousie, de rivalités hostiles et moins surtout de vanité, mais en revanche plus de charité, de solidarité et d'entr'aide.

La « lutte de classe » n'était pas encore inventée, du moins ouvertement, pour éréer notre bonheur. On pouvait très bien vivre sans goûter à ses fruits, consistant surtout en pommes de discorde, poires tapées et poires d'angoisse, toutes excellentes pour ceux qui en trafiquent.

Les vocations religieuses, très en honneur, plus favorisées, étaient aussi plus nombreuses, surtout dans notre paroisse qui a donné à l'église tant de prêtres distingués. Une nomenclature en serait édifiante; mais je dois abrégier (1). Je les salue en passant, avec vénération, comme je m'incline avec respect, devant la mémoire des saints prêtres, anciens recteurs de Plounez, dont la meilleure partie de la vie s'y était passée en l'édifiant.

Les diverses phases du sommaire précédent n'ont donc eu pour but que de mettre en relief les manifestations de la foi chez nos pères; foi sincère et agissante, non étouffée par cette moderne lâcheté appelée respect humain; poltronnerie, hélas, trop goûtée aujourd'hui !

Les heureux desservants de l'époque, bénéficiant encore d'une relative paix religieuse, avait la joie d'officier devant de nombreux fidèles remplissant nos vieilles églises et même les chapelles, les jours de véritables pardons, que même l'élément profane respectait. Conséquence de la « vie paroissiale », mieux comprise et pratiquée dans les différents milieux, plus perméables.

Les Pâques étaient générales; moins de licences en tout, plus de prières, moins de blasphèmes surtout et de scandales.

Deux guerres ont passé, il est vrai; celles-ci sont rarement génératrices de vertu et de moralité; mais d'abominables lois, inspirées par d'occultes influences, presque spéciales à notre pays catholique, laïcisant l'enseignement, sur-

(1) Un appendice final en donnera cependant un aperçu, mais incomplet.

tout celui du premier degré, le plus important et d'autres manœuvres aussi malhonnêtes, ont peu à peu, à Plounez comme ailleurs, obscurci les consciences, ramolli et aveuli les caractères.

Les fêtes, dites laïques, souvent organisées dans cette intention, se sont substituées à celles du culte avec mission souvent aussi de les supplanter.

Le pardon si connu, si pieux, de Notre-Dame de Bon-Secours, naguère tant renommé dans toute la région, si cher aux vieux Plouméziens, n'attire plus lui-même les foules d'autrefois. Encore a-t-on l'humiliante amertume de constater que ce sont souvent les fidèles étrangers qui l'emportent, en nombre, sur ceux de Plounez !...

Faut-il encore relater la carence de l'autorité des parents dans bien des familles, celle de leur exemple aussi, surtout en matière religieuse ? Tout cela a dû favoriser le fléchissement qui nous attriste, car à la vue de tant de ruines une émotion nous étroit et l'on se reporte au passé avec l'idée que l'on se trouve en présence d'une grandeur déchue; confirmée par les faits, malheureusement.

Devons-nous, en terminant, désespérer de l'avenir de notre paroisse de Plounez ? Il y a sans doute quelque chose de changé et qui restera tel; la vie ne se fait pas en recul, de nouvelles méthodes s'imposent; mais aucune ne peut être en contradiction avec un renouveau paroissial, c'est-à-dire une renaissance religieuse.

Une jeunesse des deux sexes, restée saine et honnête, fruit de familles fécondes et pratiquantes, traditionnelles, permet de faire crédit à l'avenir comme nous devons le faire à Dieu qui, il faut l'espérer, en considération des mérites du passé, des bonnes volontés actuelles aussi, des nombreuses et ferventes prières montées vers sa mère et la nôtre, Notre-Dame de Bon-Secours, patronne de Plounez, pardonnera à l'enfant prodigue et ramènera notre chère paroisse dans la voie qui fit naguère sa joie et sa grandeur !



NOTES COMPLÉMENTAIRES

En vertu d'un décret du 1^{er} frimaire an 12, approuvé le 25 Nivôse suivant, par Mgr J.-B. Caffarelli, évêque de Saint-Brieuc, Plounez-Paimpol, gémés ou réunies jusqu'alors ont été séparées; Plounez devenant succursale ou simple paroisse. Paimpol, qui dépendait donc de Plounez jusqu'alors, fut érigée en cure l'an 1802.

Saint Pierre est le titulaire de l'Eglise de Plounez; Notre-Dame de Bon-Secours en est la patronne.

Le premier desservant de Plounez, à la... séparation a été M. Alain Jacob, transféré à La Roche-Derrien, en 1803.

Le deuxième a été M. Philippe Le Bescond, transféré à Plourivo, en 1807; le troisième M. Jean Derrien (Dom Yann), revenu d'exil, mort recteur de Plounez, en 1842.

Depuis 1800 jusqu'à 1806, M. Laurent Maignou, devenu ensuite desservant de Bréhat, a été vicaire à Plounez. Il n'a pas eu de successeur, que longtemps après (voir la notice).

LISTE DES RECTEURS, jusqu'à nos jours

M. du Dresnay, éhanoine de Tréguier et recteur de Ploënez-Paimpol, en 1500 (voir chapelle Kermaudez).

M. Roland Gauthier, en 1597.

M. Jacques Jacob, qui fit consacrer, à ses frais, la chapelle de Kergrist par Mgr Melchior de Marronay, évêque de Saint-Brieuc, le 10 avril 1603. Il fut assisté, dans cette cérémonie, par l'abbé de Beauport.

M. Goagueller, de 1679 à 1729.

M. Roland du Vieux-Chatel, de 1730 à 1753.

M. Jean-Marie Maignou, de 1753 à 1767.

M. Jean Féger, de 1767 à 1779. Il dut avoir, comme beaucoup de ses prédécesseurs et successeurs, de nombreux démêlés avec ses tréviens de Paimpol, réclamant leur indépendance.

M. Visdeloup de Saint-Laurent, de 1778 à 1793.

M. Alain Jacob, vicaire desservant, de 1793 à 1803.

M. Philippe Bescond, vicaire desservant, de 1803 à 1807.

M. Jean Derrien (Dom Yann), de 1807 à 1842.

M. Le Goaster, recteur, de 1842 à 1845.

M. Hillion, recteur, de 1845 à 1874.

M. Le Goff, recteur, de 1874 à 1877, décédé curé-archiprêtre de Tréguier.

M. Pommeret, recteur, de 1877 à 1879.

M. Louis Mendal, recteur, de 1879 à 1910. Fut vicaire à Paimpol, fit bâtir la belle église actuelle de Plounez, où il est décédé le 20 juin 1910.

M. Alexandre Goater, recteur, de 1910 à 1945, décédé, retiré à Tréguier en janvier 1946. Remplacé à Plounez, en décembre 1945, par le Recteur actuel, M. Yves Le Marec, ancien desservant de Saint-Quay-Perros. (La plupart de ces notes sont tirées du Cahier de la Paroisse, aimablement communiqué).

PRÊTRES NÉS A PLOUNEZ

La paroisse de Plounez, autrefois surtout et aussi en des temps plus rapprochés de nous, a été fertile en vocations religieuses et notamment sacerdotales. Elles se raréfient, hélas, de nos jours.

Le premier prêtre, né à Plounez, dont nous aurions trouvé mention — mais il y en eut certainement plusieurs antérieurement — est M. Jacques Jacob qui fit consacrer les deux autels, ainsi que la chapelle de Kergrist, par Mgr de La Marronay, évêque de Saint-Brieuc en 1603.

2° M. Jean-Marie Maignou, vers l'an 1700. (M. Y.-M. Maignou, décédé maire de Plounez en 1897, était son parent).

3° M. Jean-Marie Bernard, né en 1753, à Kéribot, près Traou-Scaven, en Plounez, domicilié à Lantie; mourut en captivité, comme insermenté, avec tant d'autres prêtres, traqués par la révolution. Ils se trouvaient parqués, en grand nombre, dans les conditions les plus pénibles, privés de tout, sur les pontons de la Charente (Ile Madame), et notamment sur le navire « Les Deux Associés », en 1794. Il fut enterré à l'île d'Aix.

M. Alain Jacob, vicaire desservant à Plounez (habitué), pendant la Révolution. Mort curé de La Roche-Derrien, en 1840.

M. Yves-Marie Le Conniat, décédé curé de Natchitoches, en Amérique, en 1862. Inhumé dans la vieille église, près de D. Jean Derrien, ancien recteur. Ces deux tombes se retrouvent dans le transept-nord de la nouvelle église; ainsi que celle du suivant.

Gilles-Marie Le Conniat, frère du précédent, vicaire à Pléguen, décédé à Plounez, en 1855, âgé de 34 ans.

M. Le Coniat, de Kervic, Jésuite Missionnaire dans notre pays breton, prédicateur remarquable, mort en 1886.

M. Le Goaster, ancien recteur de Kécity, où il prit sa retraite; mort le 20 avril 1894.

M. Le Buan, recteur de Trégastel, où il est mort en 1893.

M. Gabriel Goarin, né à Plounez en janvier 1832. Mort retiré à Langoat et enterré à Plounez le 26 janvier 1905.

M. l'abbé Yves-Marie Guyomard, vicaire à Tréguier, Supérieur de l'Institution Notre-Dame, à Guingamp, chanoine honoraire, décédé curé-archiprêtre de Tréguier, le 30 novembre 1930.

M. Louis Le Bleiz, né en 1872, ordonné en 1897, mort recteur de Lanmodez en 1923.

M. Joseph Henry, né en 1875, ordonné en 1898, professeur à l'Institution Notre-Dame de Guingamp, décédé à Traou-Scaven, en Plounez, en juillet 1905.

M. Jean-Louis Conan, né en 1879, ordonné en 1902. Mobilisé en 1915, étant vicaire à Péderneec où il est mort, des fatigues de la guerre, en mai 1917.

M. Gabriel Le Coat, né le 12 septembre 1884, ordonné à Rome, en 1907, Docteur en théologie, vicaire à Paimpol et professeur à Notre-Dame de Guingamp, en 1910-12. Décédé aumônier à Hyères, en 1913, et enterré à Plounez.

M. Joseph Maignou, né en décembre 1910. Professeur à Saint-Joseph de Lannion. Mobilisé et tué pendant la guerre, en novembre 1915.

M. Jean-Louis Jacob, né en 1900, ordonné en 1924. Professeur à Lannion; recteur de Landébaëron en 1940 et de Lanvellec en 1945.

M. Yves Renan, né en 1905, prêtre en mars 1928. Professeur à Saint-Joseph de Lannion; vicaire à Plouguiel et à Loguivy-Plougras 1928-1941. Recteur à Trégrom.

M. Guillaume Renan, né en 1910, ordonné en 1933, vicaire à Penvénan et à Bégard 1935-1945. Recteur de Saint-Fiacre.

M. Jean Conan, né en 1911, ordonné en 1936, vicaire à Lézardrieux et à Penvénan 1937-1947.

M. Paul Hélyary, né en 1910, ordonné à Rouen en juin 1942, vicaire à Pavilly (Seine-Inférieure).

M. Pierre Renan, né en 1917, ordonné en 1943, professeur au Petit Séminaire de Quintin.

M. François Renan, né en 1916, mobilisé et en captivité pendant 5 ans; ordonné en décembre 1946. Vicaire à Pommerit-Jaudy.

J'aurais dû commencer cette nomenclature par Monseigneur Raoul-Rolland de Kerhéloury ou Kerloury, en Plounez (voir la notice historique. Mort évêque de Tréguier en 1441).

C'est par erreur que l'on a parfois mentionné, comme étant né à Plounez, M. Jean-Marie Jacob, évêque constitutionnel des Côtes-du-Nord, pendant la révolution; mort presque abandonné à Saint-Brieuc, sans ressources; mais victime de sa charité, le 23 mai 1801. (Notes tirées du remarquable travail de M. le chanoine H. Pommeret sur J.-M. Jacob « an Escop dervek »).

Il avait dû accepter, pour vivre, un poste de conseiller de la Préfecture, d'un traitement de 1.200 francs.

Sa tombe, en marbre noir, sans épitaphe, se voit toujours dans la Cathédrale de Saint-Brieuc.

De source certaine donc, Jean-Marie Jacob, « an Escop dervek », était né à Plouézec, où sa filiation a été retrouvée (voir l'auteur précité).

Dans un incendie survenu à Penvern, en Plounez, en 1873, chez François Jacob, son proche parent, surnommé le philosophe, tout ce qu'il aurait laissé après lui, rappelant son regrettable épiscopat : livres, publications, mandements, etc... a été brûlé.

Plusieurs membres de sa famille ont habité Plounez, où l'on retrouve, même encore, quelques-uns, d'ailleurs honorablement connus. Ce qui, sans doute, aura été la cause que cette paroisse a été souvent prise comme celle de son origine.

Mentionnons, en terminant, le Bienheureux Yves-Jean Rey de Kervizic, né et baptisé à Plounez-Paimpol — à Kerdinan, qui faisait partie de la trêve — le 6 avril 1761; vicaire à Saint-Jacques-du-Haut-Pas, à Paris; mis à mort en haine de la Foi, le 2 septembre 1792. Béatifié le 17 octobre 1926.

Plounez, avril 1947.

IMPRIMERIE
DU TRÉGOR & DU GOËLO
PONTREUX (C.-DU-N.)